

aride que les premiers découvreurs semblaient le croire.

... On commence à songer à l'établissement d'une cité centrale au point où les colonies du Queensland, de la Nouvelle-Galles du Sud et de l'Australie méridionale se rencontrent, en un point à une élévation de 2,000 pieds environ au-dessus du niveau de la mer, au climat très sain.

Cette partie est probablement la mieux arrosée de toute l'Australie et peu d'efforts seraient par suite nécessaires pour la rendre productive.

L'établissement d'une nouvelle métropole fournirait un montant considérable de travail pour les inoccupés et par sa situation centrale offrirait plusieurs avantages.

Les grands espaces incultes mais non arides qui forment tout l'intérieur seraient mieux connus, nul doute que l'agriculture y trouverait de vastes champs d'exploitation en même temps qu'une bonne source de bénéfices pour les nouveaux États-Unis d'Australie.

Comme tous les autres commencements, ceux de l'industrie agricole en Australie, furent des plus humbles et des plus modestes si on en juge par le nombre des animaux mis à la disposition de la communauté qui accompagnait le capitaine Phillip.

Ce premier troupeau comprenait seulement 1 taureau, 4 vaches, 1 veau, 1 cheval étalon, 3 juments, 3 poulains, 29 moutons, 12 pores et quelques chèvres.

Un peu avant 1800, on fit venir quelques moutons des Indes.

A la fin de 1792, le stock de la colonie consistait en 23 bêtes à cornes (vieilles et jeunes), 11 chevaux, 105 moutons et 43 pores.

Les moutons ci-dessus mentionnés étaient évalués en 1792 à 10 guinées chaque (soit 262 fr. 50 par tête).

En 1796, le stock avait considérablement augmenté, le total consistant alors de 57 chevaux, 101 vaches et génisses, 74 taureaux et veaux, 52 bœufs, 1,581 moutons, 1,427 chèvres et 1,869 pores.

Le bétail de la colonie de la Nouvelle-Galles du Sud est donné dans le tableau suivant pour les années qui suivent 1796.

Années.	Bêtes			
	à cornes.	Chevaux.	Moutons.	Pores.
1800 ..	1,044	203	6,124	1,017
1803.	10,137
1825.	131,519	6,112	237,622	39,006
1842.	897,219	56,585	4,864,946	66,086
1850.	1,738,965	137,437	13,059,324	91,631
1851.	1,375,257	116,397	7,396,895	65,510
1858.	2,448,586	257,497	6,119,163	180,662
1816.	2,271,923	233,220	5,615,054	116,090
1894.	2,465,411	517,461	56,977,270	273,351

En 1796 une vache valait £80 (2,000 fr.) et un cheval £90 (2,250 fr.) un mouton, du Cap de Bonne Espérance ou de même race atteignait £7.10.0 (187 fr. 50) et on payait £5 (125 fr.) pour une truie bonne à la reproduction.

Aussitôt que la production commença à excéder la demande pour la consommation, l'augmentation des animaux devint très rapide, d'où les chiffres que l'on obtint à la fin de l'année 1850.

En 1851, la province de Victoria se sépara de la colonie mère et comme elle était alors très florissante, elle lui enleva une partie considérable de ses troupeaux, ce qui explique la grande diminution observée dans les chiffres de la fin de 1851.

Puis plus tard, la colonie du Queensland se détacha en 1857 de la Nouvelle-Galles du Sud et dans l'année qui suivit on observe encore une nouvelle diminution due autant aux effets de la mauvaise saison qu'aux demandes de la jeune colonie pour commencer son peuplement d'animaux domestiques.

Bien qu'encore une des plus importantes industries l'élevage des bêtes à cornes n'occupe plus maintenant la place importante qu'il avait autrefois.

Il y a une diminution rapide dans le nombre de tête de bétail de 1875 à 1885 ; mais malgré cela, le nombre augmente maintenant peu à peu, mais régulièrement.

La tendance générale depuis quelques années déjà, est de remplacer cet élevage par celui des moutons.

L'expérience n'a pas encore démontré si la substitution de la race ovine à la race bovine sera avantageuse pour la colonie, bien qu'il n'y ait aucun doute que l'exploitation de cette dernière est plus profitable pour le propriétaire individuellement.

Les bêtes à cornes eurent particulièrement à souffrir de la mauvaise saison jusque vers 1885, la pire année pour ces animaux, ce qui semble avoir détourné l'attention des éleveurs vers la race ovine, ainsi que je l'ai déjà fait remarquer.

Les causes qui eurent le plus d'influence sur les pertes éprouvées par les éleveurs de bêtes à cornes sont le manque d'herbe et d'eau, mais quelquefois, notamment en 1890, le contraire se produisit et une trop grande quantité de pluie développa un nombre considérable de maladies tout aussi défavorables aux éleveurs que la saison sèche.

Les principales races bovines de la colonie sont : durham ou cornes-

courtes, hereford, devon, ayrshire alderney et croisements de celles-ci.

Il y a eu une augmentation assez marquée dans le nombre de bêtes élevées pour la laiterie, car beaucoup de propriétaires, surtout les districts côtiers, préfèrent se consacrer à l'industrie laitière qu'à l'engrassage pour le marché.

On pense en outre que ce changement va se maintenir et dans un temps prochain devenir général dans la colonie considérant les beaux revenus que la laiterie bien soignée procure à l'éleveur.

Le nombre des vaches laitières est actuellement de 138,211.

L'industrie laitière a fait des progrès sensibles pendant ces dernières années et on compte qu'elle va devenir d'une importance très considérable.

Les causes qui contribuent le plus à son développement sont :

L'introduction d'un système de fabrication spéciale dans des centres convenables ; les grandes améliorations effectuées dans les machines et outils servant à la fabrication ; et enfin l'établissement de communications directes par voie ferrée avec Sydney.

Quand, pour la première fois on introduisit le système de manufacture en grand, ces établissements étaient pour la plupart coopératifs et les procédés de séparation de la crème et de la fabrication du beurre proprement dite étaient conduits de front dans le même établissement.

Cette disposition tend beaucoup à disparaître et à être remplacée par une autre qui semble plus avantageuse.

Cette dernière consisterait en une manufacture centrale où se ferait la fabrication proprement dite et qui serait alimentée par de nombreux établissements voisins appelés crémeries et dont le rôle serait seulement de séparer la crème du lait pour l'envoyer à l'usine centrale.

Les avantages qui résultent de ce système sont nombreux.

Le produit obtenu est d'une qualité plus uniforme pour chaque autre ; réduction dans le prix de revient qui résulte naturellement d'une plus grande exploitation ce qui permettrait aussi d'employer les machines avec les dernières améliorations et surtout les réfrigérants dont les grands établissements seuls peuvent user.

La plupart des herbes indigènes conviennent particulièrement à la race laitière grâce à leurs propriétés lactifères et engraisantes.

La douceur de l'hiver permet aux éleveurs d'éviter les lourdes dépenses